
LE TRAIT D'UNION

Charron-Ducharme

Bulletin publié par l'Association des Charron et Ducharme Inc

Volume 2 - No 3

Mai 1995

Elus au conseil d'administration de l'association:

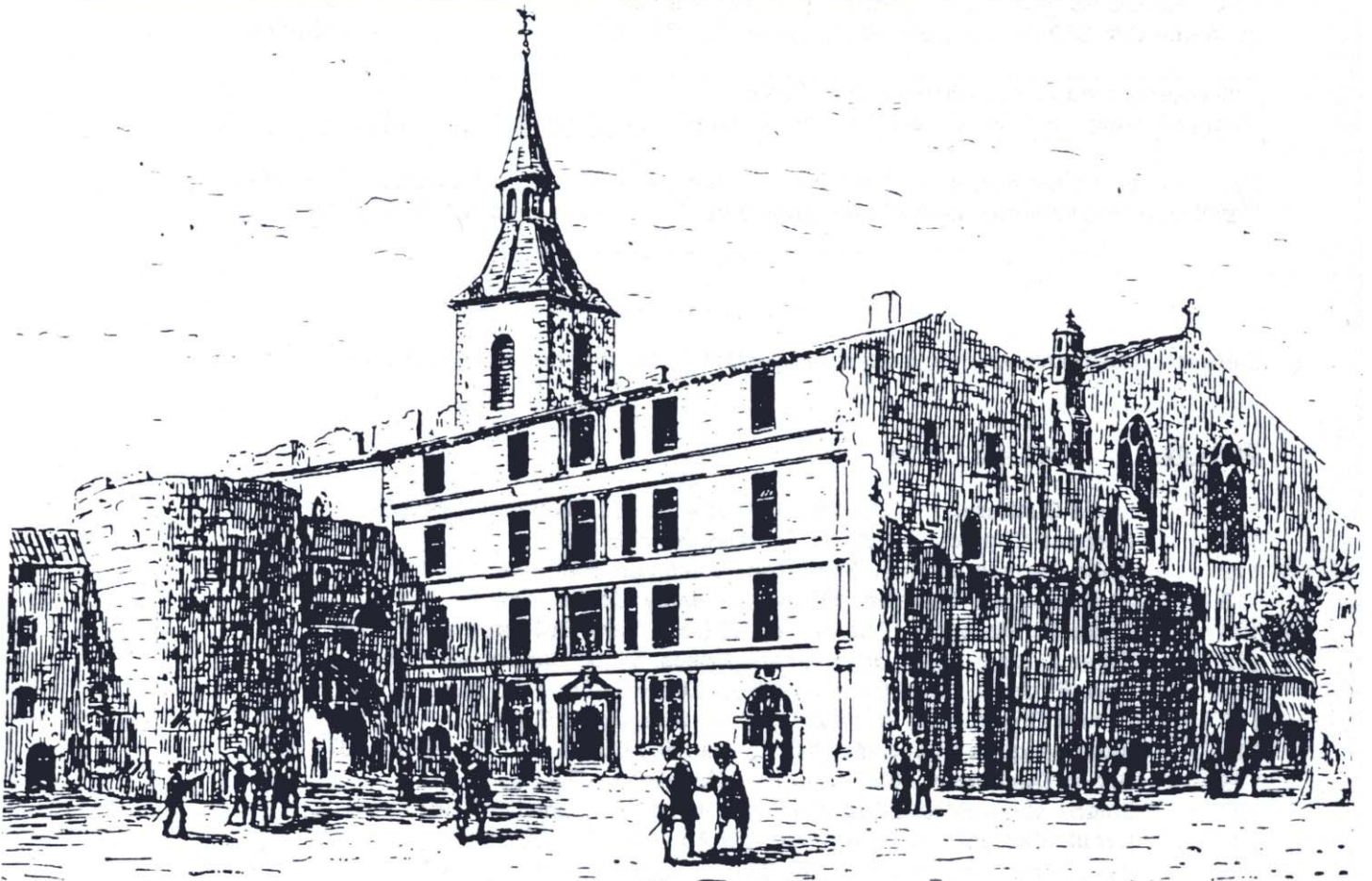
* Jean-Paul Ducharme

* Lise Lessard-Boucher

* Fernand Charron

* Fleurette Ducharme

Richard Miale, de Virginia, est nommé représentant de l'association aux Etats-Unis



L'église Notre-Dame et la porte de Cougnes. C'est le premier et pratiquement le seul édifice religieux de la Rochelle jusqu'à la moitié du XII^e siècle, construit entre 1077 et 1149. La paroisse Notre-Dame de Cougnes est le lieu de résidence de Marie-Catherine Pillard, épouse de l'ancêtre Pierre Charron.

CONSEIL D'ADMINISTRATION PERMANENT DE L'ASSOCIATION DES CHARRON ET DUCHARME INC

J.G. Cilles Charron , 30, rue Vaillancourt, Ste-Thérèse, Qc J7E 1T9	435-7500
président	
Pierre Ducharme , 665 rue Franchère, Laval, Qc H7E 3R1	661-1282
vice-président	
Fleurette Ducharme , 18578, J.-L. Blanchard, St-Janvier, Mirabel, Qc J7J 1G8	430-1342
secrétaire	
Robert Charron , 8765, boul. Perras, Rivière-des-Prairies, Qc H1E 4M7	643-3263
trésorier	
Camille Ducharme , 306, rue Montcalm, Rosemère, Qc J7A 3W8	621-2685
régistrare	
Luc Charron , 8989 rue Foucher, app. 3, Montréal, Qc H2M 1V6	381-3464
Archiviste/généalogiste	
Fernand Charron , 23, Haxby Private, Ottawa, On KIT 3B5	523-6501
Jean-Paul Ducharme , 2100 Cr. d'Alsace, Duvernay, Laval, Qc H7E 1S4	667-6682
Micheline Charron , 12290 rue Jules-Tremblay, Montréal, Qc H1E 4J3	648-2096
Lise Lessard-Boucher , 134, Riverview, Rosemère, Qc J7A 2K2	437-5249
Jeannine Cyr , 370 Grande Côte, St-Eustache, Qc J7P 1G9	473-6049

Représentant de l'association aux Etats-Unis:

Richard Miale, 533 N. Centerville TPK, Chesapeake, Virginia, U.S.A. 23320

L'Association est membre de la Fédération des familles-souches québécoises (1760493)
Dépôt légal: Bibliothèque nationale du Canada et de la Bibliothèque nationale du Québec

Bienvenue aux nouveaux membres de l'Association des Charron et Ducharme Inc.

Carte no Nom et adresse

110	Lucie Ducharme , 10,332 Paul-Comtois, no.803, Montréal H4N 2Y5
111	Fernand Charron , 50 Morris, Ste-Thérèse J7E 3L2
112	Abbé Germain Ouimet , 3550 Montée Gagnon, Blainville J7E 3L2
113	Jean-Edouard Charron , 465 avenue Hardy, Ottawa, Ont. K1K 2A8
114	Huguette Marenger (Ducharme) , 32 De la Gare, St-Eustache J7R 4R3
115	Gilles Ducharme , 28 des Flamans Roses, 34250 Palavas les Flots, France
116	Faye R. Unrau , 1029 Chatenay Drive, Orléans, Ont K1C 2A8
117	Robert Charron , 86 Bourassa, St-Luc, Qué. J2W 1G5
118	Jean-Jacques Ducharme , 132 Chemin des Buttes, RR 2, St-Jérôme J7Z 5T5
119	Simon Ducharme , 285 Rose-Alma, Rosemère J7A 3C2
120	Julene Marie Ford , 2-581 Waterloo St., London, Ont. N6B 2R2
121	Lucille Charron , 11 Bisson, no.2, St-André-Avellin J0V 1W0
122	Julie Charron-Pilon , 881, route 321, St-André-Avellin J0V 1W3
123	Francis Ducharme , 309 N. Roger St., Kimberly, WI, USA 54136
124	Jocelyne Bertrand , 192 Vaudry, no. 3, Ste-Thérèse J7E 5E7
125	David M. Charron , 4522 Forest Hills Lane, Kalamazoo, Michigan, USA 49006
126	Richard G. Cottrell , 6131 N. Dearing Rd, Parma, Michigan, USA 49269
127	Heather Jo Ducham , 339 Mayflower, Saginaw, Michigan, USA 48603


**L'épouse de l'ancêtre Pierre Charron
s'appelle bien Catherine Pillard
et non Catherine Pillaud**

Catherine Pillard 259

Mars 1646.

*Le 30 Mars fut baptisé catholique fille de Pierre Pillard
et de Marguerite son per. St. Mar. La Rochelle -
M. Jean Le Garrec Marquis La Rochelle. D'habit. en France -
Rondeur plus de la Rochelle de France.*

Charron



Voici l'acte de baptême de Catherine Pillard inscrit au registre de la paroisse Sainte-Marguerite (l'Oratoire) de La Rochelle en date du 30 mars 1646. Cet acte était transmis à l'Association des Charron et Ducharme Inc. par l'institut Francophone de Généalogie de La Rochelle.

M. Pierre Ducharme, membre du conseil d'administration de notre association, a transmis pour fins d'expertise la copie de l'acte de baptême de l'épouse de l'ancêtre Pierre Charron auprès de M. Bertrand Desjardins, responsable du Programme de recherche en démographie historique de l'Université de Montréal, dont voici la réponse en date du 5 janvier 1995:

<<Nous avons bien reçu copie de l'extrait du registre de Ste-Marguerite de La Rochelle et nous vous en remercions.

Nous n'avons aucun problème à considérer comme l'acte de baptême de l'épouse de Pierre Charron l'acte daté du 30 mars 1646 même s'il la « vieillit » par rapport aux déclarations connues. En effet, ces déclarations la font arriver à 13 ans, ce qui est très rare; mariée à 14 ou 15 ans, elle a accouché moins d'un an plus tard, ce qui est très rapide pour une Française de cet âge à cette époque; enfin, pour une femme qui a eu 12 enfants, c'est très précoce d'avoir un dernier enfant à 37 ou 38 ans.

Née en 1646, par contre, elle se marierait à 19 ans et aurait des enfants jusqu'à 42 ans, ce qui est plus vraisemblable. Par conséquent, nous allons lui attribuer le 30 mars 1646 comme date de naissance/baptême dans notre banque de données. Par ailleurs, je vous signale que le nom qui apparaît dans l'acte est PILLARD et non pas PILLAUD. La Lettre « r » ressemblait beaucoup au « u » à l'époque, mais dans le cas présent il n'y a pas d'équivoque. Pour vous en convaincre, examinez attentivement le premier « r » et le « u » du Marguerite de la mère de Catherine>>.



THOMAS DUCHARME père et fils

Un siècle de notariat

L'histoire du Québec est intimement liée à celle de ses notaires. Dès le début de la colonie en effet, le notaire est présent pour consigner et enregistrer les transactions, petites ou grandes, qui témoignent de l'activité débordante de nos ancêtres dans leur nouveau pays. Du reste, ceux d'entre nous qui sont familiers avec les registres de l'époque éprouvent toujours beaucoup d'émotion et de satisfaction à consulter les actes rédigés par ces premiers artisans de notre histoire écrite. Ces actes sont souvent remplis de détails savoureux ou pittoresques, qui renseignent, mieux que n'importe quel traité historique, sur la vie des pionniers.

Bien qu'à une époque plus récente, puisqu'il s'agit du XXe siècle, notre famille a contribué par deux de ses membres à l'histoire du notariat Québécois. Thomas Ducharme père et fils, notaires à Montréal de 1909 à 1993, ont ainsi poursuivi la voie tracée par leurs illustres devanciers. C'est leur histoire que nous allons brièvement évoquer dans cet article.

THOMAS DUCHARME, père

Rien ne prédestinait particulièrement Thomas Ducharme au notariat. Son grand-père paternel avait été agriculteur, comme la plupart des Québécois de ce temps. Mais lorsqu'il naquit, le 14 avril 1884, sa famille comptait depuis la génération de son père Joseph, lui-même médecin, quelques membres exerçant diverses professions libérales. Son grand-père maternel, Joseph Laramée, était quant à lui entrepreneur. Ses frères aînés, Charles et Albert, étant respectivement médecin et prêtre, Thomas voulut sans doute aborder un nouveau domaine, et il opta pour le droit.

Après trois ans d'études à l'Université Laval à Montréal (c'était avant que l'Université de Montréal n'obtienne son autonomie), Thomas fut admis à la pratique du notariat le 20 juillet 1909. Il ouvrit peu après son étude au 266 rue Saint-Jacques ouest, dans l'édifice de la Banque d'Épargne, en plein coeur du quartier des

affaires. Il devait ultérieurement déménager dans l'édifice voisin, au 276 Saint-Jacques ouest; Thomas Ducharme et son fils après lui y occupèrent un bureau jusqu'à la fin de 1993.

Les personnes exerçant à cette époque les professions libérales n'avaient pas la vie facile. L'argent était rare, et les clients aussi. Le notaire, en particulier, devait travailler longtemps pour se bâtir une clientèle. Thomas Ducharme père y parvint assez rapidement. Contrairement à d'autres, il se consacra uniquement à sa profession, et il se vit ainsi confier le règlement de plusieurs successions importantes. Il devint également le notaire de quelques communautés religieuses, dont les Soeurs de la Miséricorde et le Séminaire des Missions Etrangères, dont il fut d'ailleurs l'un des fondateurs laïcs.

Thomas père fut actif jusqu'à son décès, survenu le 3 janvier 1962; en fait, il signa son dernier acte quelques jours seulement avant cette date. De son épouse Yvonne Benoît, il avait eu quatre enfants (voir tableau 1) ; son fils aîné, également prénommé Thomas, qui exerçait sa profession avec lui depuis 1934, allait poursuivre son oeuvre.

THOMAS DUCHARME, fils.

Né le 20 décembre 1911, Thomas fils suivit naturellement la voie tracée par son père. Après ses études à l'Université de Montréal, il fut admis à la pratique du notariat en 1934, et se joignit immédiatement à l'étude de son père. C'était, rappelons-le, en pleine crise économique. Thomas fils dût attendre dix ans avant de fonder une famille. En 1944, il épousait Pauline Gervais, de qui il eut quatre enfants (voir tableau 1).

La clientèle de son père étant déjà bien établie, Thomas fils put travailler à la développer, particulièrement à la fin de la guerre (1945), qui allait donner aux affaires une impulsion considérable. Travaillant avec son père pendant 28 ans, il put aussi se consacrer à diverses activités extérieures. C'est ainsi, par exemple, qu'il fut administrateur de la Chambre des notaires durant trois termes (9 ans au total) ; il fut également directeur à la Caisse Populaire Saint-Ambroise de Montréal pendant 40 ans, dont 25 ans à titre de président.

Durant toute cette période, l'exercice du notariat se faisait en fonction des dispositions du code civil de 1865. A la fin de 1993, après 59 ans d'exercice et comme aucun de ses enfants n'avait choisi la profession de notaire, Thomas Ducharme fils décidait de fermer définitivement son étude, tout juste avant l'entrée en vigueur du nouveau code civil. Ce faisant, il mettait fin à une tradition familiale de près de 83 ans, s'étendant sur chacune des décennies de ce siècle. Thomas Ducharme père et fils avaient écrit une autre page de l'histoire du notariat Québécois.

GÉNÉALOGIE DE THOMAS DUCHARME PERE ET FILS, NOTAIRES

1. Pierre Charron & Catherine Pillard, mariés à l'église Notre-Dame de Montréal le 19/10/1665.
2. François Charron-Ducharme & Marguerite Piette-Trempe (Jean Piette dit Trempe-la croute et Marguerite Chenereau), mariés à Sorel le 30/01/1701.
3. Etienne Charron-Ducharme & Marie-Françoise Latour (Pierre Balard dit Latour et Etienne Bayard), mariés le 11/11/1734, contrat notaire De la Fosse.
4. Etienne Charron-Ducharme & Marie-Anne Aubin-Lambert (Pierre et Françoise Coutu), mariés à Berthier le 11/01/1762.
5. Joseph Charron-Ducharme & Angélique Bottineau (Joseph et Thérèse Boisjoly), mariés à Berthier le 15/01/1798. Joseph-Ambroise était veuf de Madeleine-Angélique Aubuchon-Desalliers.
6. Joseph-Ambroise Charron-Ducharme & Marie-Elisabeth Roy (Joseph et Marie Geneviève Amiel-Lusignan), mariés à Contrecoeur le 17/01/1843.
7. Joseph Charron-Ducharme & Emilienne Fissiault-Laramée (Joseph et Rose Trudel), mariés à Notre-Dame de Montréal le 16/05/1870. De ce mariage naquirent dix enfants, dont le suivant.
8. Thomas Ducharme, né le 14/04/1884 à Waterloo, Qc. Il épouse Yvonne Benoît (François-Xavier et Henriette Roy) le 19/04/1910, à l'église Saint-Jacques de Montréal. Thomas décède le 03/01/1962 à Outremont. Sa femme lui survit près de deux ans et décède le 27/12/1963.

De ce mariage naquirent quatre enfants:

- Thomas, né le 20/12/1911. Il épouse Pauline Gervais (Joseph-Ulric et Antoinette Provost) le 12/10/1944 en l'église Saint-Viateur d'Outremont
- Jean, né le 02/12/1914. Il épouse Marthe Gravel le 12/10/1944. 6 enfants;
- André, né le 28/01/1919; il épouse Jeanne Lemieux le 22/06/1948. 6 enfants;
- Yvonne, née en 1921, célibataire.

Du mariage de Thomas Ducharme fils et Pauline Gervais naquirent quatre enfants:

- Lise, née le 06/07/1945, épouse de Jean Allard;
- Louis-Thomas, né le 09/07/1948, époux de Céline Daigneault, décédé accidentellement le 05/05/1991;
- Hélène, née le 03/10/1950;
- Jean-Guy, le 25/04/1961.

par Pierre Ducharme

Pour devenir membre, la cotisation annuelle au Canada (incluant le conjoint) est de \$15. payable à l'Association des Charron et Ducharme Inc. (Le prix de la cotisation aux États-Unis est de \$20 U.S. et de \$25. Can. ailleurs dans le monde) .

Faites parvenir votre cotisation à l'Association des Charron et Ducharme Inc.,
306 rue Montcalm, Rosemère, Qc J7A 3W8

LE MARIAGE DE JEAN CHARRON ET DE GENEVIEVE BOUCHER

Un certain nombre de généalogiste dont Drouin affirment que Jean Charron, fils de Jean et Madeleine Guertin, a épousé Geneviève Boucher, fille de Charles Boucher et de Marie Hénault, le 28 avril 1732 à Berthier et font descendre ma lignée de ce mariage.

En réalité, c'est Charlotte ou Marie-Charles Boucher, soeur aînée de Geneviève, qui a épousé Jean Charron, fils de Jean et Madeleine Guertin, à cette date-là. J'ai la copie authentifiée de son acte de mariage. Et c'est Charlotte qui a assuré la continuation de ma lignée par son fils Jean-Baptiste.



Toutefois un problème demeurerait: qui donc a épousé Geneviève Boucher? Cinq enfants sont nés de son mariage à Jean Charron; à son second mariage à François-Augustin Gladu en 1742, on la dit veuve de Jean-Baptiste Charron. Pour faire bonne mesure, Jean-Baptiste Charron assistait au mariage Mais de son premier mariage, pas de traces.

Grâce à la patience inépuisable de Mme Estelle Brisson, des Archives Nationales du Québec à Montréal, ce mystère est élucidé. Nous avons retracé la convention de mariage entre Jean Charron et Geneviève Boucher, rédigée par le père Jos. Gaillard le 4 mai 1733 à Berthier, entérinée par le notaire Jean-Baptiste Adhémar le 31 juillet 1733. Le document débute ainsi:

L'an mil sept cent trente-trois, le quatrième jour de may n'y ayant point de notaire dans la paroisse de Berthier le Sieur Jean Charon veuf de feu Marie Magdeleine Guertin, la veuve Marie Hénault Boucher, Pierre Hénault dit Delorme, Pierre Hénault dit Frenière, François Charon, François Boucher, Alexis Boucher et Marie geneviève Boucher fille de feu Charles Boucher et Marie Hénault ses père et mère sont venus me trouver dans mon prebitaire avec les témoins soussignés pour me prier d'écrire les conventions et articles de mariage faits entre Le Sieur Jean Charon et geneviève Boucher sa future épouse afin d'être portées au plustôt chez un notaire.

Suivent deux pages de considérations sur la disposition des biens des futurs époux. Le tout signé: Gaillard de St-Laurent pour témoin, Troyville, témoin. Rédigé par Jos. Gaillard prtre missionnaire.

Jean Charron, fils de Pierre et de Catherine Pillard, veuf de Madeleine Guertin, a donc épousé en secondes noces la soeur de sa belle-fille Charlotte Boucher. le mariage a dû avoir lieu en mai 1733 car le 16 février 1734 naissait leur première fille Geneviève. Ce n'est évidemment pas une preuve absolue mais dans la convention du 4 mai 1733 Jean Charron parle de sa « future épouse »; dans le document notarié du 31 juillet 1733 il est question de sa « femme ».

L'acte du mariage religieux n'a pu être retracé, les registres de Ste Geneviève de Berthier manquent pour l'année 1733. De leur cinq enfants, Geneviève mourut à 20 ans, célibataire. Marguerite épousa Michel Audubon, puis Jos. Mandeville. Madeleine épousa Joseph Corbin. Marie-Catherine mourut à l'âge de trois semaines. Antoine mourut en 1741 et Geneviève se remaria un an plus tard. Enfin, Charlotte Boucher mourut à Berthier, le 3 octobre 1772 à 64 ans.

Par Micheline Charron

Jean Charron 1er mariage: Madeleine Guertin le 08-02-1711, Contrecoeur. Contrat notaire Bourdon.

2e mariage: Geneviève Boucher en 1733, contrat notaire J.Bte Adhémar le 31-07-1733.

Enfants du 1er mariage:

Jean-Baptiste et Charlotte Boucher
m. 25-04-1732, Berthier

Michel et Angélique Marier
m. 03-02-1749, Saint-Hyacinthe

Angélique et Claude Marier
m. 29-0-1748, Saint-Charles

Geneviève et Augustin Pelletier
m. 29-02-1740, Lanoraie

Marie-Anne et Charles-Joseph Jarred-Beauregard
m. 15-02-1752, Saint-Charles
29-02-1752, contrat notaire Duvernay

Marie-Jeanne et Augustin Pelletier-Antaya
m. 29-02-1740, Lanoraie

Enfants du 2e mariage:

Marguerite et
1 erm. Michel Audubon
10-02-1755, Berthier
2e m. Jos Mandeville
04-04-1758, Berthier

Madeleine et Joseph Corbin
m. 21-02-1757, Berthier

Geneviève, célibataire
décédée à 20 ans

Marie-Catherine, célibataire
décédée à 3 semaines

Antoine, célibataire
décédé à 23 ans

FROM QUÉBEC TO...

In this issue, we have an interesting story about another branch of our family who left Québec during the last century, for a place not too far away from the starting point, that is the southern part of Ontario. The author is Julie-Marie Ducharme-Ford, one of our members, that we thank very deeply. As you will see by her family chart, Julie is more a Ducharme than most of us, both her grandfather and grandmother being descendants of Pierre Charron and Catherine Pillard. Ms Ford is the cousin of the well-known T. W. Denomme, author of the book « Our french Canadian ancestry in Huron County, 1631-1990».

Keep on writing your stories, we are anxious to read them; your family charts are also welcomed. You can send all informations on plain paper or, for those who have a computer and Wordperfect (v5 or better), on a floppy disk. If you have access to Internet, you can also use my Internet address, as below.

Pierre Ducharme,
665 Franchère
Lavai, (Qc)
H7E3R1

Ducharmjoere.umontreal.ca

FROM QUEBEC TO ST-JOSEPH AND LONDON, ONTARIO: THE STORY OF MARTIN DUCHARME AND HIS FAMILY

By Julie Ducharme-Ford
2-581 Waterloo street,
London, Ontario
N6B 2R2

Hello to all my wonderfull « Ducharme » relatives. I was so thrilled to be invited to join our association; i hope that someone, somewhere, will be able to help me locate my great-grand-father Martin Ducharme's brother and sister.

Perhaps i should begin by introducing myself. I was born on november 4, 1943, and i am the oldest of nine children (8 girls and 1 boy) born to Napoleon Pierre Ducharme and Ulene Marie Jeffrey.

Dad himself was one of twelve children born to William Ducharme (Joseph-Oscar and Sarah-Jane Wilson) and Josephine Dénommmé (Louis and Sarah Ducharme). Both of these loving people, grandpa Willy and grandma José are descendants of Pierre Charron and Catherine Pillard, so i am a «Ducharme » twice blessed.

My great-great-grandfather, Martin Ducharme, was one of seven french families who arrived on the shores of Lake Huron, Ontario, on a hot, humid day of july 1846. He came with his wife, Geneviève Larioux-Lafontaine (Joseph and Cécile Beaugrand-Champagne) and their sons Oscar and Alfred, both of whom were born in the small village of Ste-Thérèse, Québec. Two daughters, Amanda and Geneva, were to be born in their new « french settlement ».

Before 1846, nothing but nature's solitude, echoed back the scream of the eagle and the yelping and howling of the wolves and bears. This was a desolate and inhospitable wilderness and the undisputed hunting grounds of the Indians.

The mode of travel to this new land was both long and tiresome. They proceeded by boat from Montréal to Hamilton, and thence overland, through miles and miles of forest. They hired coaches to take them from place to place, but the coaches jolted and lurched over the roughly constructed roads and the passengers arrived « more dead than alive ».

Hence when they arrived, the tired French families, wearily dropped their few belongings on the shores of Lake Huron. To provide shelter for the night, they stripped bark from the large trees above the beach and constructed a rough hut on the sand, and lay down to sleep.

That same night, one of those wild thunderstorms, that so frequently develop along the shoreline occurred. The strong wind churned up storm waves and blew down the crudily made hut, exposing the pioneers to the drenching rain. By morning, however, the storm has ended and the warm July sun shine on the new arrivals, who devoutly knelt on the sands of the beach and offered prayers to God, thanking him for his protection during the night and for their safe arrival.

During the next few days they staked out lots and erected some crude log shanties. They felt they should give a name to their new home, and after some discussion, decided on Pointe-aux-Bouleaux, because of a small point of land there and the many white birch trees on the hillside above the beach. They remained on

the banks above the beach for approximately seven years, before taking up lots along the lake road which was opened in 1850; this road is presently Highway 21.

Starvation faced these early settlers continuously. Fish, wild fowl, game and berries provided the basic food for some years. Even in the 1850's and 1860's, times were still difficult, but they survived with the help of their English and German neighbours to the east. Stories are told of how the more prosperous settlers would bring wagonloads of food to the poverty-stricken French-Canadians on the lakeshore.

Somehow the settlement survived, and by the 1860's they had increased the acreage in crops and would take the grain to Goderick (a walk of 22 miles) where they would exchange it for goods or have it ground into flour for their own use. Like most upper Canadian pioneers, they obtained no more than was absolutely necessary from the village merchants. Furniture was made from the abundant wood, mattresses were formed with spruce boughs; soap, candles and clothes were all made at home by the woman.

By the 1870's and 1880's, the « french settlement » had become somewhat more economically secure. Their farms did provide a subsistence living. Many of the men added to their meagre incomes by engaging in the fishing industry that was emerging on Lake Huron. The first real prosperity did not come until the introduction of white beans as a major cash crop in Huron County. The French Canadians grew this crop for marketing in the village of Nensall.

In the beginning, the French settlers did not have a church or priest. The nearest Catholic church was in Goderick. The result was that few made the journey to church, since they would have to walk the distance along the lakeshore. However, when the road was built in 1850, Rev. Fr. Sneider, pastor of Goderick parish, undertook to visit them.

The priest celebrated the first mass in a tiny log shanty belonging to Jean-Baptiste Ducharme, not too far from the lake, near the junction of present highways 21 and 84. This was the home of my great-great-grandfather and his wife, Veronica Tessier. All of us to-day are just so proud of this very memorable occasion.

One other religious aspect is the parish's relationship with the saintly Brother André, founder of the famous Oratory of St-Joseph in Montréal.

St-Joseph's, Ontario, owes its association with the « little brother » to Narcisse Cantin, a native born and raised in the lakeshore French settlement. Both men had the same personal devotion to St-Joseph, and when Cantin and Brother André met in Montréal in 1908, a warm friendship developed between the two

men. In 1917, Cantin obtained permission to take Brother André to St-Joseph's for a brief holiday. While there, Brother André indicated his desire to see a statue erected in honour of St-Joseph, and he selected a spot for the monument.

Today this spot, at junction of highways 21 and 84, is marked by a plaque commemorating Brother's André interest in the community. Brother André's first visit to the french settlement was october 22, 1917, and his last was october 22, 1922. The parish fulfilled Brother's André desire for a statue to St-Joseph in october 1955, when one was erected in the church yard.

I hope my ramblings have not bored our readers; but like all genealogists, and I'm sure many of you good people will agree, i just never get tired of speaking about these « loving pioneers Ducharme ». Words seem so inadequate in recognition of the hardships endured by these dear people. My father's motto in life was « Live simply so that others may simply live ». I do believe that my dad inherited this philosophy from his forefathers, that founders of the « French Settlement », St-Joseph's, Ontario, on the shores of Lake Huron, almost 150 years ago. I will always have a warm spot in my heart for those living and those who have passed on to their reward.

ERRATUM

En page 9 de notre bulletin no 2 (volume 2) de février 1995, on annonce l'envoi des FILLES DU ROI par Louis XVI, entre 1663 et 1673...

Louis XVI étant né en 1754, à peine quelques années avant la conquête du Canada par les Anglais, Louis XIV est plutôt l'envoyeur des FILLES DU ROI en Nouvelle-France. Cette coquille était relevée par Gilles Charron (membre no 55), de Québec.

GAGNANTS AU CONCOURS DE RECRUTEMENT

Les trois grands prix en argent aux meilleurs recruteurs de membres de l'Association des Charron et Ducharme Inc sont Gilles Charron, de Sainte-Thérèse, Pierre Ducharme, de Lavai et Camille Bélair-Ducharme, de Rosemère qui se méritent respectivement les 1er prix (\$700), 2e prix (\$400) et 3e prix (\$300). Ces trois membres ont décidé de remettre les prix dans les fonds de l'Association.

Merci à ces gagnants pour leurs dons généreux.

DECES D'UN MEMBRE DU CONSEIL D'ADMINISTRATION PROVISOIRE

M. **JACQUES CHARRON**, de Sainte-Thérèse, est décédé le 19 mars 1995, à l'âge de 68 ans. Epoux de Jacqueline Bailly et fils de Jean-Baptiste Charron (manufacturier de portes et châssis) et de Cordélia Cadieux, il était membre du conseil d'administration provisoire de l'Association des Charron et Ducharme au moment de la fondation le 24 janvier 1993, et résidait à ce moment-là avec sa famille à Tracy. Nos condoléances à la famille.

Des articles sur la table de travail pour notre prochain bulletin

* Le château de Ménars en France, construit par Guillaume Charron, dont la soeur Marie épouse Jean-Baptiste Colbert, le futur ministre du Roi Soleil.

* Simon Ducharme, pionnier de Willow Bunch et Saint-Victor en Saskatchewan.

* Un livre unique et étonnant: « Our people, the Indians » par Mary McGuire-Martell où il est question des Ducharme.

* Quelques mots sur Claude Charron, Sieur de la Barre, et habitant de l'Île d'Orléans.

* Nicolas, Antoine et François Ducharme, pionniers au Manitoba.

Décès de Alfred Ti-Rouge Charron

Ste-Thérèse perdait une de ses figures dominantes, avec le décès de M. Alfred Charron, familièrement appelé « Ti-Rouge », le 3 décembre 1994 à l'âge de 85 ans. Il était le fils de Wilfrid Charron (Amanda Charron), petit-fils de Jean-Baptiste Charron (Scholastique Lauzon), et arrière-petit-fils du patriarche Salomon Charron (Marie Imbault dit Mantha), dont descendent la plupart des Charron de Sainte-Thérèse.

Après avoir été chauffeur de taxi, il devenait propriétaire du Restaurant Blainville, commerce qui était situé sur la rue Blainville ouest (où était l'ancienne Pâtisserie Charbonneau), et qu'il a opéré jusqu'en 1947. De restaurateur, il devenait bijoutier, profession qui le fera le plus connaître. Il acquiert en juillet de cette même année la Bijouterie Benoît, de M. Rodrigue Benoît qui l'exploitait depuis 1941 dans un local du Cinéma Georges; l'établissement deviendra la Bijouterie Ste-Thérèse Enrg. Il travaille à cet endroit, puis il déménage la bijouterie sur la rue Blainville ouest, dans l'ancien édifice de la Bijouterie Maillé où opère la Bijouterie Roy, qui elle venait de déménager sur la rue Turgeon. Son épouse Blanche Boileau ouvrait un commerce de fleuriste en 1952 au sous-sol de la Bijouterie Ste-Thérèse, commerce qui était auparavant détenu par Mme Gérard Caumartin.

Alfred Charron vendait la Bijouterie Ste-Thérèse en 1977 à sa nièce Mme Hélène Paul (dont la mère Cécile Boileau était la soeur de Blanche), qui l'administre toujours. Il se retire dès lors définitivement des affaires.

D'un naturel affable et sociable, il affectionnait la pêche et a fait partie de plusieurs organisations; il siégea entre autres sur le conseil d'administration de la Chambre de Commerce de Ste-Thérèse. Il avait épousé Blanche Boileau le 24 février 1941 à Ville Emard. Demeuré sans enfant, il était avec son épouse proche de ses neveux et nièces.

Pauline Ouimet Charron
Ste-Thérèse

Exposé donné le 28 mars 1995 par MM. Claude, Denis et Marc Charron, fils de Jean-Baptiste, et enregistré par la Société d'Histoire des Mille-Iles à la Maison Lachaine, de Sainte-Thérèse; complété et mis par écrit par Pauline Ouimet-Charron.

Me Denis Hardy présentait Jean-Baptiste Charron ainsi: «C'était un modèle de Québécois authentique, un bon père de famille, un chef d'entreprise, qui n'avait pas peur de prendre ses responsabilités sur le plan civique, de se « mouiller » comme commissaire, échevin et organisateur politique sur le plan provincial.

Préambule (par Claude Charron)

L'idée de parler de mon père m'a fait d'abord peur. Qu'est-ce que je peux dire d'intéressant sur lui? Après réflexion, je me suis dit: parle de ce qui t'a frappé sur lui, sur ma mère, sur notre expérience de famille.

J'ai demandé à Denis et à Marc de s'associer à cet exercice. Nous nous sommes partagés les tâches. Je vous avertis: nos sources sont des souvenirs personnels d'événements très anciens. Nous nous excusons s'il manque la rigueur scientifique de l'historien.



Origines et vie de familles (par Claude Charron)

Mon père était un vrai Térésien, même si son grand-père Désiré venait de Ste-Anne-des-Plaines. (Ce dernier venait en fait de Ste-Thérèse puisque son père Salomon avait une terre en 1835 dans la Côte St-Louis et son grand-père Louis a été probablement le premier Charron à se marier à l'église-mère en 1798 avec Marie Charbonneau. Désiré Charron eut 10 enfants, dont 9 garçons (Désiré jr, Joseph, Hormisdas, Louis, Napoléon, Jean-Baptiste, Léandre-Arthur, Cyprien et Donat) et une fille (Marie-Anne, mariée à Wilfrid Roy, de Rivière-des-Prairies). Ils se sont tous nichés à Ste-Thérèse, sauf Louis qui est demeuré à Ste-Anne-des-Plaines. Ils ont fait beaucoup d'enfants; la preuve, c'est que le nom est très répandu.

Jean-Baptiste est né le 26 mai 1901, Il était le fils de Hormisdas Charron et de Cordélia Cadieux. Deux frères vont se marier aux deux soeurs Cadieux: Désiré jr épousera pour sa part Dorcina Cadieux.

Hormisdas était charpentier de son métier; lui et ses frères Cyprien et Donat ont construit plusieurs maisons de même style sur ta rue St-Stanislas. On l'appelait: « le grand Midas » pour le différencier de son cousin « le petit Midas », soit Hormisdas Charron, de la rue St-Lambert (père de Georges, Jean-Louis, etc).

Mon grand-père Hormisdas eut 10 enfants: Esima, Sylvio (mort noyé dans la Rivière-aux-Chiens), Albert, Jean-Baptiste, Yvonne, Juliette (religieuse chez les Soeurs de la Providence), Imelda, Paul-Emile, Marguerite et Gaston.

Jean-Baptiste épousait le 1er juillet 1924 à Montréal, Marie-Joseph Nadon, qui elle était née à Sainte-Anne-des-Plaines. Notre mère avait pour mère Clarinda Therrien de Saint-Janvier, fille de Norbert Therrien et soeur de Joseph, Elie, Napoléon, Félix, Poméla. Clarinda Therrien avait épousé Joseph Nadon le 13 février 1893 à Saint-Janvier. Ils se sont installés à Sainte-Anne-des-Plaines, sur la Côte Saint-Pierre, à la montée qui se rend à Sainte-Sophie.

Jean-Baptiste a fait ses études à la vieille école de la rue Saint-Lambert. Cette école a été abandonnée en 1925 quand les commissaires du temps (dont faisait partie Hormisdas) ont fait construire l'Académie Ste-Thérèse (Pavillon Notre-Dame). La vieille école a servi par la suite d'usine et d'entrepôt, et a été détruite par un incendie en 1948.

Au moment de son mariage, Jean-baptiste était peintre du C.P.R., alors que sa future épouse était institutrice à Montréal, à la paroisse Saint-Stanistas-de-Kotska. Elle était orpheline avec son frère Conrad et avait été élevée à Saint-Janvier par son oncle Elie. Les gens de Saint-Janvier disaient donc: « Dis-moi pas que tu maries un “barbouilleux” ». par contre, comme Marie-Joseph était maigre, les gens de Sainte-Thérèse disaient: « Dis-moi pas que tu maries une femme malade ».

Elle n'a pas été longtemps “malade” car elle est devenue comme on sait une bonne grosse mère canadienne-française. Elle se “corsait” comme toutes les femmes de l'époque qui étaient toujours bien guindées. Quand on était jeunes; je me souviens que Mignonne Cyr (la corsetière) arrivait à la maison avec son petit sac et disparaissait dans la chambre pour une couple d'heures avec notre mère. Le dimanche, on la voyait avec sa gaine aller à la messe, bien montée, bien structurée; mais en revenant de la messe...

En se mariant, Jean-Baptiste et Marie-Joseph ont demeuré sur la rue Saint-Joseph dans une maison appartement près de la rue Blainville, aujourd'hui démolie. Après ils sont allés rester sur la rue Morris, près de la rue Saint-Charles; ils étaient voisins de la famille Raphaël Gauthier. Ensuite, ils ont contruit une maison dans le bas de la côte de la rue Morris, qui faisait partie de la ville de Sainte-Thérèse. Je pense que c'était des terrains qui appartenaient au seigneur Morris. Alors est venue la crise, et ils ont perdu la maison. Ils ont donc été s'installer sur la rue Saint-Louis, dos à dos avec la famille Joly.

La perte de la maison en 1934 fut une dure épreuve pour ma mère et mon père. Et peut-être que cette épreuve-là a donné à la famille une espèce de stimulant. Ma mère avait investi l'héritage qu'elle avait reçu

en se mariant dans cette belle maison de brique qui a été habitée par la suite par les Vermette, à côté des Madran. Quand ils l'ont perdue, c'est comme si cela leur avait donné un coup de fouet. Cela va tout orienter le reste de leur vie et les amener à vouloir être économes. Ma mère nous disait: « Mangez votre pain noir avant votre pain blanc... »

Puis on est revenu sur la rue Morris, mais cette fois aux limites de la paroisse de Sainte-Thérèse. Les vidanges ne se rammasaient pas et on n'avait pas droit aux troittoirs; ça arrêtait juste avant chez nous. On demeurait à côté des Sarrazin et des Cyr, toutes des grosses familles comme la nôtre. Les Sarrazin et les Cyr avaient mariés les filles de Léandre-Arthur Charron, frère d'Hormisdas; on était tous cousins.

Même si ma mère était institutrice dans ce temps-là, les femmes restaient à la maison et mon père travaillait fort pour nourrir la famille (chez Willie, le jour, et quelques "jobines" de menuiserie, le soir).

Pendant la crise économique.

Pendant la crise économique, ils ont connu le chômage, le secours direct, la charité des autres et l'entraide des Soeurs de la Providence. Un exemple de débrouillardise: pour se faire du bois de chauffage, mon père acceptait de couper du bois trois fois plus qu'il en fallait: une part pour le propriétaire de la forêt, une autre pour le voiturage et une pour lui. C'était le « bargain » qu'il fallait faire pour réussir à subsister.

Vers les années 1936, la reprise s'est amorcée, et mon père a commencé à travailler dans la construction en société avec un dénommé Emile Beauchamp qui demeurait sur la rue du Cimetière. Ils ont commencé à faire des petits travaux à l'Hôtel Royal, puis ils ont bâti la maison de Mme Sénécal et celle de Mme Gagnon, etc. Ils ont fait aussi des travaux à la Plage idéal à Sainte-Rose, chez les Caumartin dans la Grande Côte, mais le plus gros contrat fut rempli à la Commonwealth Plywood où ils ont travaillé longtemps. Jean-Baptiste avec ses hommes, est également allé défaire un moulin, notamment à Saint-Mathieu, près de Shawinigan.

En même temps, Jean-Baptiste avait commencé à faire un peu de mixage de ciment et à faire des solages. Et puis, en 1942, il avait acheté un Ford 1926 du même seigneur Morris. Ce Ford à pédales qu'il était allé chercher à l'île Morris, est la première voiture qu'on a eue. On était assis bien droit là-dedans, et comme on était nombreux, il fallait compter nos tours car on ne pouvait pas tous embarquer en même temps.

Et en 1946, mon père et ma mère réalisaient leur rêve en construisant leur maison sur la rue Deschambault; c'était un terrain marécageux où l'eau montait. Mais à force d'accepter du remplissage, d'ajouter un remblai, de planter des arbres, le terrain est devenu un véritable jardin de fleurs où il faisait bon se reposer. On a habité cette maison jusqu'au décès de mon père et de ma mère.

Puis, mon père a acheté une petite camionnette à laquelle il avait ajouté un malaxeur. De ce malaxeur, il en a acheté un plus gros qu'il a attaché à un camion. De 1943 à 1949, il va à la fois remplir des contrats de construction de maisons et davantage se spécialiser dans la confection de trottoirs et de solages de ciment.

Mais les «Ready-mix » commençaient à faire leur apparition dans les années 1947-1948, et la compétition devenait forte. Anatole Desjardins notamment avait commencé dans le domaine. Jean-Baptiste Charron aurait bien aimé faire de même, mais c'était beaucoup trop dispendieux pour lui. Il était encore au petit malaxeur (maison), avec sa « gang » aux prises avec un tas de sable, un tas de roches et une pile de poches de ciment. Nous, comme p'tit gars, notre fonction était d'enlever les morceaux de bois qui tenaient les formes. Il a donc pensé s'orienter autrement.

Achat de la manufacture (par Denis Charron)

L'usine de portes et châssis, commerce de bois, voitures et harnais Charron & Frères a été fondée en 1912 par les frères Louis, Donat et Cyprien Charron. Louis qui demeurait à Sainte-Anne-des-Plaines, n'avait pas beaucoup d'activités dans la construction; il était plutôt le bailleur de fonds. La toute première manufacture de Charron & Frères était à deux étages, en bois, et devait mesurer 30 pieds sur 60 pieds. Elle avait une façade assez étroite et était longue en profondeur. Des fenêtres sur le devant donnaient sur des bureaux.

Sur le côté, il y avait une grande porte, et au deuxième il y en avait une autre; le bois rentrait donc sur un bord et sortait par en haut et descendait. Il y avait aussi deux grandes « sheds » où on entreposait le bois.

A cette époque, le domaine des fenêtres étaient une industrie cyclique. Les fenêtres étaient fabriquées l'été quand on bâtissait la maison; le travail cessait donc en décembre et reprenait au printemps. Les gens qui avaient commencé à construire leur maison, posaient leurs fenêtres à l'automne et passaient l'hiver à terminer l'intérieur. Bâtir une maison était l'affaire d'une année. Chez Charron & Frères, il y avait donc l'hiver plus ou moins de personnel. Ce n'était pas une grosse industrie; c'était plutôt une entreprise familiale. Les Parents et les enfants faisaient fonctionner la manufacture.

Quand on était jeunes, on allait souvent faire des tours avec le livreur Gérard Charron, le garçon de Donat, qu'on appelait familièrement « Titi ». La livraison se faisait à cette époque avec des chevaux. Il les logeait avec la voiture dans son écurie sur la rue Saint-Lambert. On partait de là pour aller chercher la marchandise sur la rue Lesage. Gérard Charron aussi nous faisait des roues avec des morceaux de bois pour nous faire des petites voitures.

Donat et Louis achetaient les parts de Cyprien en 1935, et en 1939, Donat devenait le seul propriétaire en acquérant les intérêts de son frère Louis. L'ayant dirigée seul pendant 7 ans, Donat décidait en 1946 de vendre son entreprise à ses fils Marcel et Gérard; ce dernier revendait ses parts à Conrad Gauvreau, parts que rachetaient Donat en 1947. Quand le bâtiment a brûlé le 28 février 1948, le commerce appartenait donc à Marcel et à son père Donat; les pertes totales étaient partiellement couvertes par les assurances. Donat ayant cédé ses actions le 22 mars 1948 au menuisier Armand Leblanc, époux de Yvonne Charron, la fille d'Hormisdas (donc la soeur de Jean-Baptiste), les deux associés décidaient de reconstruire à côté de l'ancienne usine, à l'endroit de la manufacture actuelle (grâce à un prêt de \$6800 de la Caisse Populaire

de Sainte-Thérèse). Après seulement quelques mois d'opération, ils déclaraient faillite le 24 décembre 1948. Les deux actionnaires ne semblaient pas être d'accord sur différents points.

Une faillite en ce temps-là se vendait généralement à la porte de l'église. Jean-Baptiste qui voyait la compétition devenir sérieuse avec la modernisation des « Ready-mix », voulait trouver un travail pour pallier au manque à gagner. Le ciment étant encore un domaine saisonnier, il essayait de trouver un boulot qu'il pourrait exercer pendant toute l'année.

La vente de l'usine a donc été faite à la porte de l'église de Sainte-Thérèse le 9 février 1949. Le premier « bitteur » avait engagé \$7000, puis un deuxième \$7500, quand Jean-Baptiste décida de miser \$9000. Il y avait aussi Alphonse Couture, un important contracteur et un des principaux clients de Charron & Frères, qui songeait à partir à son compte dans les portes et châssis. Etant donné qu'il ne pouvait assister à l'encan, il avait délégué Alcide Desjardins (de la Quincaillerie Desjardins) pour miser à sa place \$9000. Ce dernier quitta les lieux aussitôt, sans doute pour aller demander à M. Couture s'il pouvait miser davantage. Quand il est revenu, la vente avait été adjugée à Jean-Baptiste Charron.

Jean-Baptiste Charron se retrouvait donc avec une nouvelle manufacture de portes et châssis sur les bras mais se demandait si réellement c'était ça qu'il voulait acheter. car il fallait maintenant la payer. Un dépôt de \$1200 était exigé, et il n'avait que \$700 en banque, l'argent des allocations familiales. Il emprunta de Jos.-Edouard Léveillé, de Sainte-Anne-des-Plaines, la balance du prêt. Son fils aîné, Jacques, qui avait déjà commencé à travailler a mis lui aussi ses quelques économies à la disposition du père pour l'aider à démarrer.

Quand une usine est en faillite, elle n'a plus de clients. Et quand vous n'avez pas de clients et pas d'argent, c'est difficile de démarrer. On a donc demandé aux enfants de se joindre à l'entreprise pour donner un coup de main. Les plus vieux, Jacques, Louis-Marie, André et Denis se sont donc mis à l'ouvrage et donnèrent beaucoup de leur temps; Paul-Yvon, Claude (les samedis, Marc et Gilles encore jeunes, viendront plus tard.

Les débuts ont donc été assez ardues. Quand on commence, personne ne vous avance du bois si vous ne payez pas. On allait voir les cultivateurs des alentours qui avaient bûché du bois pendant l'hiver, et on réussissait à acheter le matériel dont on avait besoin. On faisait face à de la concurrence, car à Sainte-Thérèse, il y avait la firme Magnan, et chaque ville environnante avait au moins un fabricant de fenêtres.

Ce qui a fait la force de Jean-Baptiste Charron en achetant, c'est qu'il a innové. Au début, la mode était à la fenêtre à battant (française avec pentures); quand Jean-Baptiste a acheté, c'était maintenant rendu à la mode anglaise, la fenêtre à guillotine. La pose d'une fenêtre en ce temps-là se faisait en plusieurs temps. Le vendeur prenait sur place les mesures des ouvertures; on pouvait avoir jusqu'à 7 à 8 grandeurs de fenêtres dans une même maison. Quand venait le temps de la livraison, l'usine envoyait sa boîte sur le chantier; le menuisier la « varlopaît », suivi du peintre qui la peindrait et du vitrier qui venait porter la vitre; celle-ci était généralement posée par le peintre qui la mastiquait ensuite.

Ce nombre de déplacements était possible tant que la clientèle demeurait locale. Mais lorsqu'un vendeur de Montréal qui avait beaucoup de clients, demanda un jour à Jean-Baptiste Charron de devenir un de ses fournisseurs, il fallait donc trouver une formule qui soit à la fois plus rapide et plus pratique. C'est ainsi qu'il commença à peindre la boîte de la fenêtre avant de la livrer; par la suite, l'idée lui est venue de mettre les vitres dedans et de poser le mastic en usine. Ce qui plut aux contracteurs montréalais qui construisaient des duplex. Cette pratique s'est par la suite généralisée. De plus, à Montréal, les modules de fenêtres s'étaient déjà standardisés, ce qui permit à Jean-Baptiste Charron de faire de la production et par conséquent de faire travailler son personnel à l'année; l'hiver, on pouvait préparer des produits pré-fabriqués.

Comme au début la ligne était saisonnière et que la compagnie après deux ou trois ans était financièrement assez au point, Jacques décida d'aller travailler dans la construction avec le constructeur Eugène Gendron; Louis-Marie pour sa part qui avait continué le commerce de son père dans le ciment, poursuivit dans la même ligne. Quant à Denis, il avait travaillé pendant deux ans à London, en Ontario, avant d'entrer à l'usine paternelle; il décida de faire application à la BMK, usine de tapis qui venait d'ouvrir ses portes à Sainte-Thérèse et qui demandait des mécaniciens d'expérience pour monter la machinerie; il y demeura une couple d'années. Paul-Yvon, de son côté, avait rejoint Louis-Marie dans le ciment; plus tard, il s'est associé avec Denis pour fonder la compagnie de fer ornemental et de structures d'acier D & P Charron. Seul André est resté avec son père, jusqu'à l'arrivée de Marc et Gilles. Claude pour sa part opta pour la prêtrise.

Evolution de la manufacture (par Marc Charron)

L'usine initiale de 1949 mesurait 30 pieds de large par 90 pieds de long. C'était une usine de béton qui comme on le sait était de construction récente. On a acheté par la suite la maison voisine du côté de la gare qui appartenait à M.Picard pour agrandir. Puis il y a eu l'achat des « Moulées Forget », une espèce de grand entrepôt où les cultivateurs allaient chercher leur moulée. On a gardé le bâtiment en y ajoutant des portes de façon à communiquer avec l'usine initiale et on s'en est servi pour entreposer les fenêtres et la vitre. Il y a eu aussi l'acquisition de la maison Beaudin qui était à l'opposé de celle de M.Picard, qui a donné à l'usine une expansion assez importante.

Puis, Jean-Baptiste achetait en 1955 un terrain sur le boulevard Desjardins (où se trouve actuellement Ste-Thérèse Autos) en prévision de construire une nouvelle manufacture, ce qui ne s'est pas fait pour des raisons que nous ignorons, alors que les plans étaient déjà tracés. On a opté plutôt pour une expansion sur place. Avec le recul, nous croyons qu'il aurait été préférable de construire au nouvel endroit qui offrait beaucoup plus d'espace, parce que présentement l'usine J.Bte Charron est ceinturée de tous bords tous côtés.

Par la suite, il y a eu la réorganisation des actions de la compagnie. En 1967, André s'est joint à Jean-Baptiste et Marie-Joseph qui détenaient des parts dans la compagnie, et en 1971 les actions de ces deux derniers sont allées à Marc et à Gilles.

En 1985, on a ouvert une usine en Ontario. Si on est allé s'installer dans la province voisine, c'est en raison d'une chicane entre les syndicats du bois ouvré (fenestration) et du verre plat (murs de verre), qui voulaient chacun aller chercher le plus grand nombre de membres. Le syndicat du verre plat voulait se servir comme bouc émissaire de J.Bte Charron qui était la plus importante entreprise de portes et châssis avec C.A. Cayouette, afin d'entraîner les autres firmes à le suivre. Comme les employés du verre plat étaient mieux payés que les employés de la fenestration, ceci aurait amené J.Bte Charron à être moins compétitif sur le marché ontarien. Un avocat a donc conseillé aux Charron de contourner le problème en transférant en Ontario tout ce qui concernait la vitre et l'aluminium; le bois allait continuer à être usiné à Sainte-Thérèse. Cette opération coûta en investissements \$1 million à J.Bte Charron. Présentement, le local 1135 du verre plat est sous la tutelle du gouvernement provincial en raison de nombreuses fraudes; le dossier après plus de 10-12 ans semble vouloir se régler.

En 1987, on a ouvert de plus les Fenêtres Select dans l'ancienne usine de meubles E. Thibault Ltée, sur la rue St-Alphonse, suite à l'octroi d'une subvention de \$200,000 non imposable accordée aux petites entreprises. On fit détenir les actions de cette nouvelle ligne de fenêtres de pin par les enfants des propriétaires. Toutefois, d'ici quelques semaines, les Fenêtres Select vont revenir au sein de la compagnie J.Bte Charron, pour la bonne raison qu'il n'y a plus de subvention de \$200,000 exempte d'impôts. Et comme les frères Charron prennent de l'âge et que leurs enfants prennent de plus en plus la pôle, la compagnie deviendra une seule entité, les Fenêtres Charron.

On a ouvert aussi en 1990 les « Portes Modernes » à Boisbriand qui se spécialisent dans les fenêtres de PVC, une matière bien à la mode de nos jours, mais qui s'avère selon les documents européens, inflammable et nocive pour la santé à cause du chlorure qui entre dans le produit. L'avenir nous dira d'ici un an ou deux si le danger est réel ou non.

De plus, en 1991, J.Bte Charron a commencé à fabriquer des fenêtres thermos en Ontario, toujours pour se soustraire aux différents syndicaux. Et en 1990, il y a eu l'ouverture de Reno-Vilion, sur le boulevard Labelle, commerce de détail en rénovation. Une autre succursale a été ouverte à Laval.

Sur le plan des statistiques, Jean-Baptiste Charron est passé de 12 employés en 1949, à 100 en 1971 et 325 en 1986, année d'abondance. En 1995, on n'est plus que 100 employés; ce sont des années de diète, en raison du peu de construction présente. On espère que cela va se replacer. La compétition est très dure et l'économie n'est pas facile. En 1994-95, sur les entreprises de fenêtres de plus de \$12 millions au Canada, deux seulement avaient enregistré des profits. En 1987, J.Bte Charron a vendu un record de \$30 millions de fenêtres et franchissait les frontières du Québec, au Nouveau-Brunswick et en Ontario, en approvisionnant des édifices de 20 à 30 étages.

L'homme (par Claude Charron)

Jean-Baptiste Charron a assumé deux mandats en même temps: il a été échevin de la ville de Sainte-Thérèse de mai 1956, et commissaire d'école de la Commission scolaire de Sainte-Thérèse en juillet 1956, et son président en juillet 1957 pour finir son terme en juillet 1959. Une de ses réalisations fut

la gratuité scolaire, et la reconstruction du jardin de l'Enfance qui occasionna de nombreuses chicanes. Il était question de reconstruire où se trouve le garage municipal actuellement, dans un îlot entre la rue du Cimetière et la rue St-Jean; on argumentait qu'il n'était pas bon que les enfants voient les tombes et les morts. Soeur Geneviève qui n'avait pas Jean-Baptiste Charron en odeur de sainteté, avait fait prier les enfants pour que la question se règle au mieux.

La force de mon père était son esprit de famille. D'abord dans sa propre famille et dans sa parenté. D'ailleurs chez nous, ce fut toujours l'élément force que la famille perpétue toujours. Le clan familial, on le réunit souvent, on s'en fait un devoir comme mon père et ma mère. Des parties, on en a eues; c'était bien important; on pouvait inviter n'importe qui chez nous, même si on était pauvres; il y avait toujours une place pour eux. Mes frères les plus vieux ne se contentaient pas de nourrir leurs amis, lis les habillaient aussi. Il y en a qui repartaient avec l'habit d'un autre pour aller danser.

Jean-Baptiste était un homme silencieux, effacé, timide, mais il était un travailleur, un obstiné, qui ne parlait pas beaucoup; quand il parlait, ça voulait dire quelque chose. Il était responsable et d'une très grande honnêteté. Un compétiteur en fenêtre de Saint-Eustache, M. Frenette, disait que c'était Jean-Baptiste qui l'avait aidé à partir en affaires; quand il manquait de matériel ou qu'il désirait un conseil, il allait voir Jean-Baptiste qui lui disait comment faire. Aider un concurrent, faut le faire! Et il en a aidé bien d'autres, selon les témoignages reçus. Il avait compris qu'il avait déjà été aidé et qu'il était normal qu'il aide les autres à son tour.

C'était un homme extrêmement fiable, généreux, mais en son temps. Par exemple, quand on lui demandait de l'argent pour acheter les cadeaux du Jour de l'An des petits-enfants et des brus, il le donnait le 31 décembre au matin, pas avant, ce qui enrageait les commissionnaires. C'était un homme respectable et qui était respecté aussi. C'était un homme pieux, mais sans trop de démonstrations; c'était un homme de foi. Ma mère qui était plus pieuse que lui, lui disait: Baptiste, c'est le Jour de l'An, il va falloir que tu ailles te confesser. On ne peut donc pas le taxer de « mangeur de balustres ».

C'était aussi un homme actif. Dans les années où Sainte-Thérèse se payait le luxe d'avoir un club de baseball avec Saint-Jérôme, l'Assomption, l'Épiphanie, Saint-Eustache, etc, il emplissait le « pick-up » et amenait les enfants aux joutes. C'était aussi un bon chanteur, et ma mère aussi. Dans les enfants, la moitié ont une belle voix et l'autre pas. Il était aussi musicien, il faisait partie de la fanfare de Sainte-Thérèse. Marc a eu la joie de jouer une des dernières fois la grosse trombone, la basse, qui est maintenant enterrée sur le terrain de la rue Deschambault. Jean-Baptiste avait de l'entrain dans son jeune temps. Avec Charles Limoges, il faisait partie du Club des Racquetteurs et allait à Saint-Janvier, Saint-Eustache, Sainte-Anne-des-Plaines. Il aimait le « fun », chanter et s'amuser.

Notre mère (par Claude Charron)

C'était une femme instruite. En 1919, elle avait reçu la médaille du Lieutenant-Gouverneur comme étudiante chez les Dames de la Congrégation de Sainte-Thérèse, médaille qu'on garde toujours précieusement. Elle avait rencontré mon père lorsqu'elle pensionnait chez Joseph Charron, sacristain de l'église St-Stanislas-de-Kostka, l'oncle de son futur mari. Les filles de l'oncle Joseph, Antoinette et Cyprienne, avaient fait une veillée familiale à laquelle Jean-Baptiste avait été invité, et on lui avait présenté l'institutrice de l'école Saint-Stanislas-de-Kostka.

Elle était aussi musicienne; elle jouait du violon. Elle chantait bien également, et était très sociable. Elle aimait aussi jaser, sur la rue Deschambault pendant les mois d'été; elle s'assoit sur la terrasse et faisait la conversation avec tous ceux qui passaient, jeunes et vieux. Elle était de conversation très agréable car elle lisait beaucoup, toutes les revues, celles de Ste-Anne, du Cap-de-la-Madeleine, la grosse Presse, etc. L'inconvénient souvent, c'est que le steak était trop cuit On ne pouvait pas mélanger la cuisine et Ste-Anne. On l'apprenait à nos dépens. Si on lui disait, elle répondait: Allez donc manger au restaurant si vous n'êtes pas contents...

C'était une femme très empathique. Elle s'intéressait à toutes les misères de la terre. On y goûtait, car elle passait toujours la cagnotte pour ses bonnes oeuvres. Elle était économe, en raison de ce qu'elle avait vécu précédemment. C'était une femme déterminée, d'une grande piété, d'une pratique religieuse et d'une grande dévotion. Elle ne l'imposait pas toutefois. Elle n'est jamais intervenue par exemple dans la vie et dans le choix des conjoints de ses enfants. Elle se mêlait de ses affaires. Elle a eu beaucoup d'amour pour ses enfants et ses petits-enfants. Si on peut dire que Jean-Baptiste était l'âme de son usine, Marie-Joseph était l'âme de la famille. Elle en était le flambeau. Elle tenait à la culture et aux études. Mes frères quand ce fut possible ont tous leur 9e année. Ma mère poussait ceux qui voulaient aller plus loin; elle fit entrer chez les scouts et les guides ses garçons et ses filles dès que ces mouvements prirent naissance à Sainte-Thérèse et les influença à participer à plusieurs associations. C'est une femme qui aurait aimé voyager, ce qui nous a incité et donné le goût de faire des voyages.

Ensemble, ils ont fait un très beau couple et ont construit une belle famille de 13 enfants, 50 petits-enfants et plus de 30 arrière-petits-enfants. Outre les garçons, la famille comprend 5 filles: Jacqueline (feu André Tétreault), Rita (Guy Huot), Gisèle, religieuse des Soeurs de la Ste-Famille de Bordeaux, Lise, et Pierrette (Stanley Fitzgerald) qui réside aux Etats-Unis.

Soeur Gisèle ajoute: « les filles de la maison après avoir terminé l'école restaient à la maison; elles ne travaillaient pas à l'extérieur. Nos parents étaient bons; nous étions heureuses à la maison. On allait faire du ski dans le nord les jeudis de congé, ce qui n'était pas courant à l'époque. Maman n'était pas sévère; quand on sortait, jamais elle ne nous disputait. Nous étions 15 à table, et nous avions chacun notre place. Quand les 8 garçons commençaient à rire, ce n'était pas des repas, c'était des parties de rire. Un commençait une folie, l'autre la continuait. Maman disait « taisez-vous », je n'en peux plus ».

Ils sont décédés à deux ans d'intervalles: Marie-Joseph le 4 avril 1971 à 70 ans, et Jean-Baptiste le 3 juin 1973 à 72 ans.